

Cinquante-septième année

Décembre 1879.

# LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1<sup>er</sup> de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES  
RECITS  
CONTES  
LEGENDES

MODES  
GRAVURES  
PATRONS  
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION

PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU



## EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

### MODES

Les pardessus d'hiver pour petits garçons se font en petit drap ras ou frisé, de forme paletot, recroisé sur la poitrine, fermé par une rangée de boutons de passementerie. Le col plat et les parements de manches sont en astrakan, en velours ou en loutre.

Pour petites filles, le pardessus est en joli drap de France d'un gris clair, bien ajusté au dos au moyen de petits côtés rapportés sur toute la hauteur. Les poches se posent de biais; elles sont en loutre, en peluche ou en velours côtelé, pareilles aux parements de la manche et au grand col rabattu. La couleur de ces ornements est généralement le marron, le grenat ou le gros bleu.

Un charmant pardessus, convenable aussi bien pour petits garçons de trois à quatre ans que pour petites filles de quatre à huit ans; pardessus très à la mode et très élégant, c'est le *Richelieu*. Il est en beau drap frisé blanc, de la forme ordinaire décrite ci-dessus; ce qui fait son genre si distingué, c'est la garniture, composée d'une bande de velours noir, large de 12 centimètres environ, descendant sur chaque devant; même velours en parement rond au bas de la manche et en col *Cromwell*, couvrant le haut du paletot jusqu'à l'emmanchure d'épaule. Ce velours est presque caché sous une belle guipure Renaissance dont la dentelure se découpe extérieurement; cette dentelle faisant transparent sur le beau noir du velours est d'un effet très réussi. Les pardessus de petites filles se font presque aussi longs que leur jupe. Pour compléter, un fichu en beau surah rouge ou ciel, se noue au cou en un large nœud bien étalé; les bas sont de même couleur que le fichu.

### GRAVURE COLORIÉE

Nos 1 et 5. — (dos et devant). — Robe anglaise en velours; plissés et rouleautés en satin; plastron et nœud-écharpe du dos en cachemire d'Orient. Un volant plissé garnit le bas de la robe; un revers de cachemire le coupe de distance en distance; une draperie, formant trois plis souples, est posée au-dessus de ce volant, elle est arrêtée derrière sous un nœud à deux larges coques et traverse; les devants de la robe sont crénelés, rouleautés au bord, se détachant sur un petit plissé; le plastron de cachemire est fermé par une rangée de boutons fantaisie; l'encolure est encadrée d'une ruche en tulle point d'esprit qui se retrouve au bas du parement de manche en cachemire et en velours (Voir la feuille des patrons.)

Nos 2 et 4. — (Devant et dos.) — Robe en cachemire des Indes; biais de satin partout. La jupe est garnie au bas de deux volants posés l'un sur l'autre, celui de dessus est à tête. La polonaise est recroisée et fermée par deux rangées de boutons d'écaille; elle est bordée d'un biais qui tourne autour du premier col (le second col est bordé pareillement), et une draperie de satin, qui descend parallèlement au plastron, est coulissée à distances égales; revers orné de trois biais remontant en pointe au milieu du devant; le dos prolongé a trois coutures arrêtées très bas et se retournant en coques plates encadrées d'un biais; poches garnies

de biais; manche à haut parement fermé par trois boutons.

Nos 3 et 6. — (Devant et dos.) — Robe en pékin oriental; gilet, draperie et volant en peluche. Robe garnie au bas d'un plissé surmonté d'un volant de pékin ruché, et, devant, d'une draperie plissée; la robe s'ouvre sur un gilet à col-châle, qui est fermé par une double rangée de boutons émaillés, il fait pointe aiguë au bas, les poches sont posées de biais, le dos a trois coutures lisérées qui se réunissent à leur extrémité, le nœud au-dessous en peluche tombe sur un volant ruché; le parement de manche est en peluche et en pékin boutonné, ruche *Sarah* en point d'esprit. (Voir la feuille des patrons imprimés.)

### GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

Nos 1 et 3. — Costume de fillette, en étoffe unie et étoffe cachemire; corsage-habit à basque rapportée devant, et tunique plissée en travers. Collet, poches et parements en faille.

N° 2. — Petit garçon, bébé de deux ans. — Costume Louis XV, composé d'un petit habit garni de brandebourgs et ouvert sur un gilet brodé; grand col assorti au gilet. Le bas du costume est terminé par deux rangs de plissés.

N° 4. — Costume de garçon. — Blouse à plastron boutonnée sur les côtés, se resserrant à la taille par une ceinture bouclée devant; grand collet carré devant. Pantalon resserré au genou.

N° 5. — Petit garçon de six ans. — Veston ajusté, garni de larges revers, et ouvert devant sur un gilet boutonné, traversé par une ceinture en cuir. Pantalon court.

### FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Dessins de broderies de la maison Genevoix, 9, r. St-Roch.

Nos 1 et 2. — Modèle de tapis de jeu, à broder sur drap avec des applications en couleur.

N° 3. — Sac à bonbons, brodé sur soie blanche. dessin cachemire.

N° 4. — Entourage de thermomètre; broderie au passé avec soie de couleur.

Nos 5 et 6. — Col et manchette en broderie anglaise, pour enfant de quatre à cinq ans.

N° 7. — Alphabet pour linge de table ou de maison, plumetis blanc, avec double cordonnet en coton de couleur.

Nos 8 à 13. — Modèle de la robe de petite fille représenté sur les figures 1 et 5 de la gravure coloriée; elle est taillée en fourreau; le devant est découpé en pointes sur un gilet damassé; le bas de la robe, terminé par un volant plissé, est entouré d'une large ceinture plissée en travers.

Nos 14 à 17. — Costume de fillette représenté par les figures 3 et 6 de la gravure coloriée. Le devant dégage un grand gilet boutonné sur un dessous damassé, qui se garnit de plissés et biais; le dos forme, au milieu, un boutonage fantaisiste sur une sous-jupe couverte de plissés.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons que ceux publiés dans le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.



# JOURNAL DES ENFANTS

## VOYAGES ET AVENTURES

DU CAPITAINE MAGNUS

AU

PAYS DES BETES

(Suite.)

Cette nouvelle se répandit promptement dans la ville et me rendit encore bien plus populaire! Chacun voulait me fêter, et, parmi les nombreuses invitations qui me furent faites, j'en reçus une d'un des plus riches négociants de New-York qui voulait m'offrir, la veille de mon départ, un banquet auquel il avait convié les autorités de la ville et les plus riches commerçants.

Le jour indiqué, j'arrivai avec le docteur et le capitaine Van-Hoven. Nous fûmes introduits dans un magnifique salon, où nous nous trouvâmes en présence du maître de la maison et de ses invités, qui tous me firent une réception des plus cordiales; puis nous pénétrâmes dans la salle du banquet où, à peine étions-nous installés aux places qui nous étaient réservées, de grands aboiements se firent entendre et qu'un magnifique chien pénétra dans la salle, bousculant les domestiques qui se rencontraient sur son passage, et vint brusquement poser ses pattes sur mes épaules en jappant joyeusement et en me faisant mille caresses.

Jugez, mes chers enfants, de ma joie et de mon étonnement, en reconnaissant, dans cet animal si caressant, mon cher et fidèle Toto, que j'avais laissé dans l'île des Paisibles et que je croyais ne plus jamais revoir, et vous devez penser si je l'embrassai avec effusion, lui rendant caresse pour caresse, à la grande stupéfaction des convives.

Enfin, notre amphitryon se levant me demanda comment il se faisait que son chien me prodiguât tant de caresses.

— Oh! monsieur, lui répondis-je, il n'y a là rien d'étonnant, car ce cher Toto me connaît bien avant vous : ayant eu le plaisir de le rencontrer dans mes voyages, à l'île des Paisibles, dont il était un des notables habitants.

— Mais vous, mon cher amphitryon, me permettez-vous, à mon tour, de vous demander par quelle circonstance extraordinaire mon cher Toto se trouve en votre possession.

— Oh! mon Dieu, me répondit-il, la chose est bien simple : j'ai acheté ce chien il y a quelques mois à un matelot qui débarquait, et je vous avoue que je n'y ai pas attaché d'autre importance.

— Eh bien, moi, lui dis-je, qui en attache beaucoup à sa possession, je vous prie de me le céder et de fixer votre prix, quel qu'il soit! Je l'accepte d'avance.

— Mon cher capitaine, me répondit gracieusement notre amphitryon, puisque vous me paraissez si désireux d'acquérir mon chien, permettez-moi de vous l'offrir! Ce sera un souvenir de moi.

— Merci, fis-je en lui tendant la main : vous pouvez être certain que mon ami Toto et moi nous parlerons souvent de vous. Alors, m'adressant à mon chien : — N'est-ce pas, ami Toto, lui dis-je, que nous parlerons souvent de ton maître?

— Très certainement, me répondit-il, et cela avec d'autant plus de plaisir que mon maître a toujours été bon pour moi.

A ces paroles, prononcées très sérieusement et très distinctement par un animal qu'ils ne pouvaient soupçonner doué de la parole, notre amphitryon et tous ses con-



vives restèrent bouche béante. Alors, pour convaincre encore plus mes spectateurs de la véracité de mes voyages, je posai encore les questions suivantes à mon fidèle ami :

— Comment se fait-il ? mon cher Toto, que je te retrouve ici ? moi qui t'ai, à mon grand regret, laissé dans le royaume des Paisibles ?

— En voici la raison, me répondit-il : — Quelque temps après votre départ, des Américains ont débarqué dans notre île des Paisibles, qu'ils ont saccagée, emmenant prisonniers un grand nombre de ses habitants, parmi lesquels se trouva même notre roi, le grand Kokorico. Je me suis trouvé, moi aussi, au nombre des prisonniers, et je me félicite aujourd'hui de cette circonstance puisqu'elle m'a procuré le bonheur de vous retrouver, et qu'elle me donne l'espoir de ne plus vous quitter désormais, maître,

En achevant ces paroles, mon pauvre Toto avait posé ses deux pattes autour de mon cou, et me caressait comme eût fait un enfant.

Les assistants ne pouvaient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles ; mais, sans m'arrêter à leur ébahissement, je fis encore quelques questions à mon ami.

— Dans tout cela, mon cher Toto, lui dis-je, tu ne me parles ni de ton amie Mirza, ni de notre vieil ami Serpolet surnommé par ses pareils le *Fameux lapin*.

— Hélas ! maître, ma pauvre Mirza est morte quelque temps après votre départ, et Serpolet l'a suivi de près.

J'en restai là de mes questions, voulant laisser à chacun la liberté de reprendre sa place au banquet, banquet auquel Toto fut invité, et où il prit place sur un tabouret d'honneur posé à cet effet à côté de moi. Chacun cherchait à le caresser et à se bien faire venir de lui ; mais ce cher petit

ami les regardait avec un air de gravité superbe, semblant n'avoir des yeux et des caresses que pour moi.

Enfin, le banquet terminé, et au moment où on allait lever le siège, mon cher Toto, sur mon invitation, monta sur la table et, se posant sur son séant, fit un petit compliment à tous les convives en général ; puis, s'avançant près de son ancien maître, il le remercia de ses bontés et surtout de lui permettre de s'en retourner avec moi, qu'il appelait son ami ; il lui tendit la patte en signe d'adieu, et, ces péroraisons terminées, nous prîmes congé de notre amphitryon et de sa société et rentrâmes à l'hôtel, moi portant Toto dans mes bras, car j'avais peur qu'on me le volât ; mais, malgré les gens de mauvaise mine que je voyais rôder autour de nous, nous rentrâmes sans mauvaises aventures.

En se trouvant en présence l'un de l'autre pour la première fois, un petit sentiment de jalousie éclata entre mes deux amis : — Jaco hérissa ses plumes et Toto fit entendre un petit grognement ; mais ce fût l'affaire d'un instant, car, après quelques paroles que je leur adressai en leur rappelant les circonstances dans lesquelles nous nous étions rencontrés, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde ; et de fait, depuis, jamais le plus petit nuage ne vint obscurcir leurs bonnes relations.

Quand je vis la paix bien cimentée, je priai Toto de ne plus parler devant qui que ce soit sans mon autorisation.

— Oh ! rassurez-vous, maître, j'ai trop peur d'être volé encore une fois ! vous ne m'entendrez plus parler que sur votre permission ou dans notre intimité.

Le lendemain, toujours sous la peur de me voir enlever Toto et Jaco, je retournai à bord de notre bâtiment, bien escorté par une douzaine de solides matelots et suivi d'une foule nombreuse, qui ne cessait de



nous acclamer, mes petits amis et moi. Mais, malgré ces marques d'amitié et d'intérêt, je ne me crus bien en sûreté que quand je me retrouvai sur le navire, bien calfeutré dans ma cabine, et pouvant alors converser tout à mon aise avec ces êtres aimés que je venais de retrouver si extraordinairement.

Quelques heures après nous quittions le port de New-York, et j'emmenais mes petits amis sous le beau ciel bleu de notre chère France.

### CONCLUSION

Le Havre. — La famille Durand.

La traversée fut des plus heureuses : mer calme, ciel bleu ensoleillé, tout concourait à un retour heureux, après tant de terribles tempêtes et de si cruelles privations.

Un matin, j'étais absorbé dans mes pensées, lorsque le capitaine van Hoven, me frappant familièrement sur l'épaule, me montra, en étendant la main sur la mer, une raie brune qui coupait le ciel au loin comme une longue barrière.

Il n'avait pas prononcé un mot, mais je sentis battre mon cœur avec une émotion indicible :

— La France ! m'écriai-je...

— Oui, me dit van Hoven, la côte de France !.....

Oh ! mes chers enfants, vous dire ce que je ressentis à cette vue me serait impossible, il faut l'avoir éprouvé pour s'en rendre compte...

Ma joie était si expansive qu'elle se communiqua à tout l'équipage qui, quoique Hollandais, n'en aimait pas moins la France, chez laquelle ils trouvaient, à chaque voyage, une hospitalité cordiale. De plus, le capitaine, pour fêter mon retour et notre heureuse traversée, donna

à ses matelots une ration supplémentaire de vivres, de vin, de liqueurs et de café ; puis la journée se passa en réjouissances, mais sans que la manœuvre en souffrit.

Quarante-huit heures après, je débarquais au Havre !...

Mon premier soin fut de me rendre chez M. Durand, — ainsi se nommait mon armateur, comme je vous l'ai dit au commencement de ce récit, accompagné du capitaine van Hoven et du docteur. Ce digne M. Durand me reçut comme on recevrait un fils, arrivant après des années d'un pays lointain où on le croyait perdu pour toujours.

Il me dit qu'il avait fait télégraphier dans toutes les directions afin de saisir le bâtiment à lui appartenant et arrêter les coupables ; mais il ajouta qu'il allait envoyer de nouvelles dépêches donnant le signalement, d'après les renseignements que je lui fournirais, des hommes que j'avais engagés, et qu'il ne connaissait pas.

Je lui promis de recueillir mes souvenirs et de lui donner dans les quarante-huit heures un rapport détaillé ; puis, il nous retint à déjeuner avec sa famille. Ce fut alors que je lui racontai la révolte de mon équipage et les aventures qui en étaient les conséquences.

Pendant mon récit, sa femme et ses enfants ouvrirent de grands yeux ; mais quand j'en fus à mon débarquement à New-York et que je leur eus raconté l'heureuse rencontre que j'avais faite de Jaco et de Toto, mes deux inséparables, et que je leur eus dit que je les avais ramenés en France, il n'y tinrent plus et, leur curiosité l'emportant, ils voulurent à toute force aller les voir à bord du bâtiment du capitaine van Hoven et les ramener chez eux. Il ne fallut rien moins que la promesse formelle de ma part de les amener dans la journée et d'accepter l'hospitalité dans



leur maison, pour leur faire abandonner ce projet.

Quelques heures après je revenais chez monsieur Durand avec Toto et Jaco, qui furent reçus avec joie et avec les honneurs qui leur étaient dus d'après la réputation que je leur avais faite. Nous étions installés dans un charmant appartement du rez-de-chaussée, donnant sur un grand et beau jardin, dans lequel il y avait une magnifique serre ornée de fleurs et d'arbres exotiques, serre qui fut destinée à Jaco, avec liberté de voltiger dans le jardin, mais à la condition expresse de n'en pas franchir les murs. Cette serre, chauffée l'hiver, était un vrai paradis pour ce pauvre petit perroquet qui, privé de sa liberté, avait passé de longs jours dans sa cage chez le marchand d'oiseaux.

Quant à Toto, il avait ses entrées partout, mais à la condition aussi de ne pas mettre les pattes dans la rue.

Nous passâmes quelques semaines dans la plus heureuse des intimités. Mes petits amis donnaient des représentations de leur savoir-faire à mon armateur et à sa famille, qui étaient d'autant plus enchantés qu'ils n'avaient jamais assisté à pareil spectacle. Mais un matin, au moment où j'allais me remettre en voyage, une dépêche adressée à monsieur Durand lui apprenait que les matelots formant mon ancien équipage étaient tous arrêtés, sauf quatre qui avaient péri dans une tempête. Il me fallut alors partir pour New-York, où devait se juger cette grave affaire, qui se termina par une condamnation à quelques années de prison seulement, grâce à mon indulgente déposition, dans laquelle je faisais entrer pour la plus grande part un moment de folie, et qui se terminait par la déclaration formelle que mes hommes m'avaient remis mes effets personnels et mon argent, sans en retenir quoi que ce soit ; et, de plus, que

le navire avait été retrouvé en parfait état de conservation et allait être rendu à son propriétaire, monsieur Durand.

Après cette heureuse terminaison je repris le cours de mes voyages, et fis dans l'espace de quinze ans trois fois le tour du monde.

Que vous dirais-je de plus, mes chers enfants ? Aujourd'hui je suis vieux ! et, depuis que j'ai écrit ce que vous venez de lire, mon pauvre ami Toto, qui faisait en grande partie la joie de ma modeste demeure, a quitté ce monde !... ce monde qui, même pour les chiens, n'est pas le meilleur des mondes possibles, bien que cependant j'aie fait tout ce qui était en mon pouvoir pour le lui rendre agréable.

Aujourd'hui, j'éprouve encore une douce satisfaction au souvenir de cette bonne nature, de cette nature si aimante... comme j'en éprouve encore, dans un autre sens, au souvenir de Castorinus, de Serpolet, de Cocambo et de tant d'autres bons et doux amis que j'ai laissés dans les pays lointains et qui, pour la plupart, sont, eux aussi, disparus de ce monde.

Il ne me reste plus que mon cher petit Jaco, et, bien qu'il ait au moins soixantedix ans, il me survivra très certainement, car sa race vit bien plus longtemps que la nôtre ; mais je suis assuré sur son sort, parce que je sais qu'il sera adopté dans la famille de ce bon monsieur Durand.

AUGUSTE WAREE.

FIN

---



## LA JOIE DE LA MAISON

(Suite.)

Les enfants, qu'on était allé prendre à l'école, avaient été prévenus par la fermière de tout ce qui avait été décidé en leur absence, et ils s'occupaient joyeusement de leurs emballages, certains maintenant de n'être plus séparés.

On peut supposer que les jouets de Marie, de Marinette et de Jules, n'étaient pas fort brillants; mais tels qu'ils étaient, leurs petits maîtres avaient une grande tendresse pour eux, et de fait, c'étaient de vieux amis qu'ils avaient toujours trouvés prêts à leur être agréables.

On les emballa avec les plus grands soins dans de grands paniers qui servaient, selon la saison, à la récolte des cerises, des prunes, des abricots, des pommes, des poires, etc... Ces paniers, recouverts d'une couche de foin choisi, pour amortir les secousses, furent solidement fermés.

On réunit ensuite les livres d'études et à images provenant des prix reçus à l'école et des cadeaux de jour de l'an.

On emballa les cahiers, les plumes, porte-plumes et crayons, etc...

Mais le plus difficile restait à faire; car les enfants avaient chacun un chat de prédilection :

Marie avait Blanchette, dont la robe était couleur de neige, et qui était douce comme un compliment.

Marinette possédait Minon, un gros chat zébré, très bon enfant, sans prétentions, qui dormait comme un loir pendant toute la journée... Mais qui, dans l'ombre, était terrible pour les souris.

Le petit Jules, lui, était dûment propriétaire d'un chat noir, qu'il avait acheté deux

sous sur son épargne, d'un méchant garçon qui s'approchait d'un puits pour l'y noyer.

A cause de sa sombre couleur ce chat avait été baptisé du nom très significatif de Lucifer.

Il fallut courir d'abord après les trois chats qui étaient toujours ou endormis ou en maraude, soit dans les caves, soit dans les celliers, soit dans les greniers de la ferme, ce qui dura une grande demi-heure.

Aussitôt pris, on les plaça dans un grand panier à claire voie qui fut fermé à son tour avec le plus grand soin, car les chats que l'on perd loin de leur domicile habituel, n'ont ni le flair, ni l'intelligence nécessaires pour retrouver leurs maîtres.

Il y avait en plus la volière où s'ébattaient une vingtaine de jolis oiseaux d'espèce différentes.

On la mit en ligne avec le reste.

— Et mon écureuil ! s'écria tout à coup Marie.

On alla chercher la cage du gracieux animal.

— Et nos pigeons ! fit observer Marinette.

Trois pigeons adoptés par les enfants avaient été tirés du colombier afin qu'ils eussent la joie de les nourrir de leurs propres mains.

Les pigeons privilégiés furent placés dans un cageau à poules et mis à leur rang.

— Et Jeanne ! il faudra aussi la mettre dans notre voiture pour qu'elle ne se perde pas en route... reprit Marie.

Jeanne était une grande chèvre blanche que les enfants aimaient beaucoup.

— Oui ! oui ! dit vivement Marinette.

Le petit Jules fit alors un bond sur lui-même.

— Et mon cochon d'Inde. C'est qu'il ne faut pas l'oublier non plus, dit-il.



Le cochon d'Inde fut apporté. Marie, Marinette et Jules passèrent alors la revue de tout ce qui était à leur usage particulier en fait d'animaux.

On n'avait rien omis.

Sultan ravi pataugeait joyeusement au milieu de tout ce désordre.

Il ne restait plus que l'âne qui les conduisait les jeudis et les dimanches à la promenade, mais comme on ne pouvait décemment le mettre dans la voiture, il fut décidé que Jules le conduirait lui-même à franc étrier; car il était excellent cavalier, quand il était solidement bouclé sur sa monture.

Les voitures indispensables au déménagement, y compris le char-à-bancs mis à la disposition des enfants par M<sup>me</sup> de Bernay, étaient toutes rangées dans la cour.

Plusieurs étaient déjà chargées de meubles et d'ustensiles de ménage.

Tous les ouvriers de la ferme étaient à l'œuvre sous la surveillance de leurs maîtres, et ils travaillaient avec un si bel entrain qu'il n'était point douteux que ce grand travail serait achevé avant la nuit.

Il ne restait plus d'absolument vide pour le moment que le char-à-bancs destiné à nos petits personnages.

Il ne devait pas l'être bien longtemps.

Amené par le fermier, les enfants l'avaient déjà pris d'assaut, et commençaient à y installer un peu follement toutes leurs richesses; nous disons un peu follement, parce qu'ils mettaient côte à côte ce qu'on doit prudemment tenir à distance; ainsi les trois chats étaient placés au beau milieu de la volière et du cageau à pigeons; le cochon d'Inde et l'écureuil au-dessus des livres et des joujoux.

Heureusement le fermier était là pour remettre tout en bon ordre, ce qu'il fit en disant :

— Mes chers petits, il est tout à fait

inutile de mettre vos oiseaux au supplice en les installant sous les yeux et presque sous la griffe des chats, leurs plus cruels ennemis.

La chèvre, qui aurait gambadé et piétiné sur tout le chargement, fut attachée derrière la voiture, malgré les vives réclamations des enfants qui désiraient l'avoir avec eux.

Marie, Marinette et le petit Jules s'étaient assis en tas sur la banquette de devant.

La voiture, conduite par la fermière, partit enfin, entraînant la chèvre à qui cette manière de voyager paraissait déplaire.

Jules fermait la marche, solidement assis sur son âne et escorté par Sultan, qui faisait entendre de joyeux aboiements.

On arriva ainsi au château où tout le monde devait passer cette première nuit; la ferme dont on allait prendre possession se trouvant pour l'heure dans un trop grand bouleversement.

M<sup>me</sup> de Bernay avait d'ailleurs préparé une petite fête de famille en l'honneur du grand événement qui devait s'accomplir, et qui, tout le présageait, devait avoir une grande influence sur le bonheur des enfants et de leurs parents.

Marinette, Marie et Jules n'étant plus séparés, ayant continuellement un pied au château et l'autre à la ferme, avaient fini par se trouver chez eux aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces deux endroits.

Le fermier et sa femme, qui jouissaient du même privilège, ne pouvaient plus accuser M<sup>me</sup> de Bernay de leur avoir dérobé un de leurs enfants, et même, il faut le dire, ils ne voyaient pas sans un certain orgueil tous les genres de progrès qu'ils faisaient sous la direction de l'institutrice aussi savante que dévouée qui s'était chargée de la mission de les instruire.

M<sup>me</sup> de Bernay, ou plutôt la tante de



Julie Verdière, que tout le monde nommait maintenant Julie-Marinette; avait appris fort doucement à sa petite nièce la malheureuse fin de son père et de sa mère, et ce qu'elle devait au généreux dévouement des fermiers et à la tendresse de sa tante.

La pauvre enfant avait beaucoup pleuré en écoutant cette histoire, puis avec la grâce irrésistible qui la distinguait, elle s'était jetée tour à tour dans les bras de sa mère adoptive et dans les bras de sa tante en disant :

— Dieu, qui m'avait repris papa et ma vraie petite mère, a été bien généreux en permettant que je rencontre trois bons cœurs pour m'aimer à leur place et veiller sur moi, qui aurais été toute seule au monde.

GEORGES FATH.

FIN

## SIMPLICITÉ VAUT MIEUX QU'ORGUEIL

(Suite.)

— Tu qualifies ainsi le goût des compliments dont tu n'es point avare et que ta favorite adore? Va! pauvrette! il y a d'autres attraits. S'il fallait choisir une comparaison parmi les fleurs symboliques, je ferais de mademoiselle d'Ambrecourt une rose magnifique, mais dont l'orgueilleuse splendeur ne discréditera, auprès de nulle personne bien pensante, la grâce naïve d'une pervenche ou d'une violette.

— Soit! mais j'avoue une préférence passionnée pour les roses!

Lise Auberval fit cette profession de foi d'une voix énergique. Son excuse naissait d'un attachement dont on ne pouvait lui faire un crime. Cependant sa mère tint plus que jamais à sauvegarder les droits de Lison à de pareilles tendresses.

Le raisonnement pur avait mal réussi, on recourut à l'éloquence du fait matériel.

Pourquoi Lisette que nous attendions, hier, n'est-elle pas venue!

— Elle a envoyé dire que le temps était trop incertain, elle ne voulait pas exposer de belles bottines de satin qu'il est nécessaire pourtant de briser à la maison, pour ne pas redouter d'avoir mal aux pieds; quoi de plus naturel?

— Chez une coquette, rien; mais la pluie est désagréable pour tout le monde; cela ne retint pas mademoiselle Préfontaine.

— Oh! oh! qu'avait-elle à ménager! des souliers que l'on croirait empruntés au fils du jardinier, tant ils sont épais et solides! ensuite, il fit relativement froid et tu sais comme Lisette est frileuse!

— Lison devait affronter les mêmes injures atmosphériques; a-t-elle balancé?

— Le cas est différent.

— Que veux-tu dire?

— Lison venait chercher du fil à repasser dont elle manquait chez elle.

— Oui; mais dans quel but? afin de réparer un accroc à ton plus beau col, son ouvrage, que tu as témoigné le désir de mettre dimanche!

Il n'y avait rien à objecter. Lise garda donc le silence, non sans rougir; et madame Auberval ne désespéra pas que de bonnes réflexions rectifieraient une façon d'agir dont elle aurait compris enfin le côté défectueux; cependant, les rencontres quasi quotidiennes continuèrent sans que cet espoir semblât prêt à devenir une réalité.



Lison Préfontaine, comme bien vous le supposez, dut mieux que personne tout entendre et tout voir. Les rudes procédés qui choquaient particulièrement madame Auberval, parce qu'elle était plus souvent à même de les constater, ne trouvèrent certes pas la fillette insensible.

On la surprit essayant à la dérobée une larme qui n'avait pas d'autre origine, malgré de généreuses tentatives pour écarter les soupçons.

Aux marques d'intérêt qui, dans ce sens, lui furent adressées, elle répondit avec les accents d'une douceur ineffable :

— Il est trop vrai que ces demoiselles éprouvent moins d'amitié qu'elles n'en inspirent. C'est de moi sans doute que cela dépend. Je tâcherai de mieux trouver le chemin de leur cœur.

N'était-ce pas tout à fait attendrissant ? malgré cela les ingrates reçurent avec la même indifférence mille témoignages affectueux. Que de fois on vit madame Auberval entourer de ses deux bras et couvrir de baisers la pauvre Lison avec un plaisir involontairement troublé par le regret de voir persister l'imperfection de sa propre fille, à qui pourtant, elle, était sûre d'avoir donné un esprit juste et un cœur droit.

Espérons ! ne se lassait-elle de répéter.

Avant qu'un mois se fût écoulé, du nouveau se produisit dans l'existence des trois héroïnes de cette histoire.

La brusque alternative de belles et de vilaines journées compromit la santé de plusieurs familles à Fontenay-sous-Bois.

Mademoiselle Auberval, un soir, jugea ridicule d'accepter une capeline que Lison lui offrait en prévision d'un chaud et froid. L'imprudente gagna un rhume qui faillit tourner en fluxion de poitrine.

Elle se vit condamnée à rester au lit, ensuite à garder la chambre ; or, c'était

une bien mauvaise malade que mademoiselle Lise !

La peur de mourir eut aisément raison d'une répugnance instinctive pour tout ce qui ressemblait à des ordonnances de médecine ; mais aussitôt que le grand danger fut passé, malgré l'urgence des soins recommandés par le docteur, notre fillette redevint un tyran pour les domestiques et même pour la plus tendre des mères.

— Lise ! Lise ! mon enfant, soit raisonnable. Une rechute est toujours grave. Ainsi, résigne-toi, que préfères-tu ? ton lit ou un fauteuil près du feu ?

— Me lever, m'habiller ; mais quel ennui ! quel ennui !

— Ce sera l'affaire de quelques jours.

— Ils me paraissent d'une longueur !

— Voilà le cas que tu fais de ma compagnie ?

— Oh ! maman ! ne prends pas cela en mauvaise part ; mais j'aimerais bien aussi Lisette et toujours on me la refuse.

— Recevoir tes amies jusqu'à présent fut impossible, mais je pense que rien désormais ne s'oppose à de courtes visites. Ces demoiselles ont régulièrement reçu de tes nouvelles. Nul doute que la première invitation va les voir accourir.

— Alors, j'en profite... Hortense ! Hortense !

Aussitôt la femme de chambre arriva. Elle entendit l'ordre suivant :

Courez dire à Lisette que j'ai la permission de parler. Elle peut donc venir tout de suite et je l'attends... Allez Hortense ! allez vite !

— Dois-je en même temps avertir mademoiselle Préfontaine ?

— Oh ! non ! non !... plus tard !... quand Lisette sera forcée de me quitter.

Hortense fut rapidement de retour.

— Eh bien ! s'écria notre impatiente, vous n'amenez personne ?



— Mademoiselle Dambricourt...

— Est absente ?

— Non.

— Malade aussi, peut-être ? Ah ! pauvre Lisette !

— Pas davantage.

— Comment ! ni absente, ni malade. Qu'est-ce qui la retient donc ?

La femme de chambre hésitait. Une injonction de madame Auberval fut nécessaire pour qu'elle rompît le silence.

— Voici, dit-elle, mot pour mot ce que l'on me chargea de répéter : « Je suis enchantée que Lise aille beaucoup mieux ; mais je ne puis risquer de gagner son rhume ou sa fièvre. Je vais à un beau mariage après demain. Si je tombais malade sans profit pour personne, que deviendrait la toilette splendide à laquelle, vous voyez, on travaille avec ardeur.

Hortense aurait pu continuer. Lise, au comble de l'étonnement, ne savait comment exprimer ce qui se passait en elle ; enfin, elle s'écria :

— Est-il possible ? Est-il possible ? Oh ! Lisette ! Lisette !

Madame Auberval ne profita pas de l'occasion pour blâmer ouvertement l'égoïste. Elle jugea plus utile de laisser le champ libre aux méditations salutaires. Elles ne manquèrent pas. Lise versa des pleurs.

Après quelques instants, comme sa mère se dirigeait vers la porte, la convalescente s'écria :

— Je ne voudrais pas rester seule.

— Pourquoi as-tu défendu à Hortense d'aller chercher mademoiselle Préfontaine ?

— Tiens ! c'est vrai, je n'y pensais plus. Il faut la prévenir et que rien ne l'arrête.

Hortense entra juste pour dire à sa jeune maîtresse :

— La linèche serait inutile.

— Pourquoi ?

— Une voiture attend monsieur Préfontaine et sa nièce pour les emmener dîner à Chennevières.

— C'est vrai, dit madame Auberval, en s'approchant de la fenêtre... Je reconnais l'attelage blanc et rouge.

Lise, à cette nouvelle déception, se prit à gémir plus fort que jamais.

— En vérité, ces choses ne sont faites que pour moi. Dieu ! Seigneur ! suis-je assez malheureuse ?

On tenta vainement de la consoler. Elle ne voulait rien entendre et, bizarre injustice, elle excusa plutôt l'absence volontaire de Lisette que celle d'une personne qui, non prévenue, avait parfaitement le droit de quitter Fontenay pour un autre pays.

Hortense était descendue et madame Auberval, après quelques allées et venues, reprit l'emploi difficile de garde-malade.

— Eh bien, réussis-tu, mon enfant, à trouver les heures moins longues ?

— Pas du tout.

— Ainsi, te voilà décidément bien à plaindre ?

— Oh ! oui !

L'exigeante fillette recommençait ses jérémiades ; mais, soudain, quelle surprise ! un pas accéléré retentit dans l'escalier. La porte s'ouvrit et quelqu'un d'inattendu se présenta.

C'était mademoiselle Préfontaine.

— Vous ici ! quand on vous croyait à Chennevières ?

La jeune voisine répondit :

— Nous étions prêts à partir, lorsque la femme de chambre, à qui je demandais de loin de vos nouvelles, avoua combien vous désiriez ma visite.

— Eh bien ?

— Entre un plaisir à vous faire et un



plaisir où vous ne deviez avoir aucune part, au contraire, est-il permis d'hésiter ? Je soumis le cas à mon oncle et... me voilà.

— Comment ? vous renoncez...

— Cela sera pour la semaine prochaine.

— Donc, voulut préciser madame Auberval, c'est absolument pour ma fille que vous restez aujourd'hui à Fontenay ?

— Pour elle... et pour moi ! répondit à la fois tendrement et finement l'aimable Lison.

— Ah ! chère enfant ! pourquoi cette ingrate vous préfère-t-elle une égoïste aux yeux de qui tout s'efface devant la peur de voir échapper l'occasion d'étrenner une belle robe ?

— Que voulez-vous dire ?

Madame Auberval raconta brièvement ce que l'on sait. Mademoiselle Préfontaine ignorait tout, ayant cessé de rencontrer Lisette ailleurs que chez Lise.

— Oh ! supplia généreusement Lison, Madame et Mademoiselle ne blâmons pas trop cette chère amie. Elle aime à l'adoration, vous le savez, la musique, la danse, les grandes réunions, enfin tout ce qui brille et donne la facilité de briller ; mais au fond, certainement, son attachement est sincère.

— Elle avait un moyen de le prouver ! soupira Lise.

— En venant vous embrasser aujourd'hui.

— Et en restant un peu avec moi,

— Eh bien ! au lieu de Lisette... car vous ne songeâtes à moi qu'en son absence, mais je ne me plains pas... au lieu, dis-je, de Lisette, vous aurez Lison. Je vous appartiens corps et âme jusqu'au soir et demain, après demain, tant que vous voudrez, comptez sur moi.

— Peut-on mieux parler ?

L'interrogation de madame Auberval

s'accroissait d'un regard adressé à sa fille avec l'espérance d'éveiller des sentiments qu'elle n'eût pas la joie d'entendre exprimer d'une façon suffisante.

Lison, cependant, ne limitait pas son dévouement à des protestations verbales. Elle prit à tâche de se rendre surtout agréable.

— Je ferai sa conquête, répondit-elle, aux remarques d'une mère désolée à propos du singulier accueil fait à mille gentilleses.

On pouvait se passer des services de Lison ; malgré cela, pour bien des choses, mademoiselle Préfontaine vit que l'on se reposait volontiers sur elle. En effet, madame Auberval était trop intéressée au triomphe d'une magnanime entreprise pour ne pas encourager les efforts tendant à ce résultat. Elle affecta même de laisser à la charge de la garde-malade supplémentaire, et surtout improvisée, une quantité de menus détails dont elle-même ou Hortense auraient pu fort bien s'acquitter.

Cela fut une façon de mettre en relief une aménité inaltérable, une activité, une ingéniosité perpétuelles ; car non seulement Lison supporta les caprices d'une imagination folle, et obéit patiemment à des exigences tyranniques, mais elle sut remplacer par de francs éclats de rire les pleurnicheries et les lamentations ridicules dont Lise exploitait abusivement le privilège.

La vaillante fillette épuisa sans rebut les souvenirs de lectures attachantes, souvent amusantes, comme divers auteurs se plaisent à en écrire pour la jeunesse.

— Elle est charmante ! ne se lassait-on de répéter, à chaque témoignage d'un zèle extraordinaire.

Plusieurs fois, madame Auberval se sentit attendrie. Hortense avouait une émotion profonde. La convalescente hésita



devant une complète justice rendue à tant d'éminentes qualités; mais cela fut de courte durée. Elle avait du bon sens. Un parallèle s'établit de force et bientôt on s'aperçut que la seule question d'amour-propre arrêta ses paroles en harmonie avec le jugement qui mettait mieux à leur place dans son estime Lisette et Lison.

Ne doutant plus d'un dénouement conforme à ses désirs, madame Auberval arrangea, dirigea les incidents qui suivirent pendant deux fois quarante-huit heures pour que les rares perfections de leur gentille voisine brillassent de l'éclat le plus vif; si bien que Lise, à moins de se refuser follement à l'évidence, dût enfin reconnaître à quel point Lison avait droit aux plus grandes actions de grâces.

— Pardonnez-moi! ne craignit-elle plus, en effet, de lui demander; je vous ai maltraitée et cela fut réellement injuste.

Lison répondit :

— Oublions le passé. Ne songeons qu'à l'affection que j'ai enfin conquise et dont je serai toujours heureuse et fière.

— Ah! murmura Lise, il y a longtemps que je vous aimerais sans réserve, si...

— Quoi? voyons! qui vous arrête?

— Si vous ressembliez tout à fait à Lisette, eut encore la courage de dire mademoiselle Auberval, aux yeux de qui l'absente restait toujours digne de préférence par certaines qualités enchanteresses.

Une voix douce, un peu triste, répliqua :

— Si j'étais Lisette... je ne serais plus Lison... et peut-être y perdriez vous en ce moment, chère malade?

— C'est vrai! c'est vrai! déclara cette fois, Lise, avec la loyale franchise que l'on doit toujours mettre à l'aveu d'une erreur ou d'une faute.

Madame Auberval n'attendait que cela pour tendre les bras à une fille adorée.

Ah! maman! s'écria celle-ci, étonnée du bonheur que l'on éprouve à se voir en paix avec tout le monde, je comprends à présent ma conduite comme celle de Lisette et de Lison.

Cela se passait, avons-nous dit, quatre ou cinq jours après l'installation de mademoiselle Préfontaine auprès de son amie.

A peine Lise, au sortir des caresses maternelles, cessait-elle de presser tendrement Lison sur son cœur, que la femme de chambre annonça :

— Mademoiselle Dambricourt!

C'était bien la sémillante brunette, et dans quelle toilette! une robe de soie bleue garnie de dentelles, un chapeau orné de myosotis, des gants blancs et les fameuses bottines, cause du premier acte égoïste!

Lisette revenait de la noce et le désir de revoir Lise, qu'elle savait mieux portante, rivalisait avec celui de se faire admirer.

— Qu'elle est belle! qu'elle est belle! avait été l'exclamation générale.

De son côté, un coup d'œil suffit à la gracieuse fillette pour apprécier le rôle de Lison pendant qu'elle ne songeait qu'à s'amuser.

Alors, devançant toute critique dont elle sentait bien la justesse :

— On trouva étrange, n'est-ce pas, que je ne vinsse pas vous voir. Que voulez-vous? c'est plus fort que moi. Je n'aime pas les malades; et je ne suis pas la seule! Rappelez-vous, ma chère Lise, quelle contrariété fut la vôtre quand vous dûtes visiter une de vos parentes qui, pourtant, ne souffrait pas d'un mal dont la contagion pût vous atteindre!

La défense, précisément parce qu'elle fut habile, dénonçait un trouble de conscience dont on ne voulut point abuser.

— Vous avez eu raison, dit madame Auberval. Délicate et frêle comme vous êtes, c'eût été imprudent de venir, et je n'ai ac-



cepté que tardivement l'assiduité de mademoiselle Préfontaine auprès de ma chère petite malade, qui bientôt ira faire un tour de jardin.

— Chez nous, où j'aurai l'honneur d'offrir à ces demoiselles un bouquet de magnifiques fleurs étrangères.

Cela fut débité avec tant de grâce et de belle humeur que Lise, oubliant ses griefs, s'écria :

— Comment lui en vouloir ?

Ce qui traduisait également la pensée de madame Auberval et de Lison.

Une pareille aventure devait contenir un enseignement. Lise, en tête-à-tête avec sa mère, entendit le conseil suivant :

— Sache gré à Lison de ce qu'elle a fait pour toi ; mais soyons indulgente pour Lisette qui, certainement, deviendra meilleure. Chacun de nous a son côté fort et son côté faible. Lisette manque de profond dévouement, mais elle est adorable et cela vaut bien quelque chose.

Quant à Lison, je n'ai plus à plaider sa cause. Aime donc ces demoiselles autant l'une que l'autre. Elles brillent, la première par l'esprit, la seconde par le cœur ; ce qui est la base de toutes les estimes, de toutes les affections.

Terminons en affirmant que, ce qui ne surprendra personne, Lise, Lisette et Lison, de plus en plus intimes, ne se séparèrent à Fontenay-sous-Bois que pour mieux se retrouver à Paris. Elles devinrent tout à fait inséparables ; cela permet aux parents d'espérer que les trois fillettes échangeront leurs qualités et, renonçant à leurs défauts, finiront un jour par se ressembler ; ce qui sera le comble de leurs vœux.

ALFRED SEGUIN

FIN

## LE VOEU DE NOËL

— Voilà bientôt Noël, n'est-ce pas, bonne mère ?

Si tu savais !... Mais non, je ne te dirai rien ;

Car tu te moquerais, traiterais de chimère

Une pareille idée, un vœu tel que le mien.

— Me moquer ? non vraiment ; fais-moi ta confidence :

— Je voudrais bien avoir un soulier assez grand,

Pour qu'en la sainte Nuit, — tu vas rire, je pense, —

On put dedans y mettre un véritable enfant,

Le bon petit Jésus l'enverrait par ses anges

Qui, sur lui, veilleraient jusque vers le matin,

Où, moi, j'apporterais robes, bonnets et langes ;

Car je le soignerais tous les jours de ma main.

— C'est bizarre, en effet. Eh bien ! mais, la nourrice ?

D'après ce que je vois ce bébé têterait :

*Tenir dans un soulier !* si grand qu'on le choisisse,

Quel autre qu'un *poupon*, dis-moi, s'y logerait ?

— Tu te moques, tu vois. Oh ! la méchante mère !

Je te l'avais bien dit ! Mais tu ne sais donc pas

Que tout est arrangé ; j'ai prévu cette affaire,

Qui ne doit te causer même aucun embarras.

Oh ! c'est trop important, va, pour que je l'oublie !

J'ai quelqu'un, sois tranquille, et c'est moi qui payerai :

N'avons-nous pas ici la *Nounou* de Marie ?...

— Tu ne te gênes pas ! Comment je priverai...

— Qui ? ma sœur ? Mais maman, souvent je t'entends

[dire]

Qu'elle est bien grande assez désormais pour manger.

— Cela n'empêche pas, mon enfant, je désire...

Mais, voyons cependant ; tu voudrais te charger

D'un semblable fardeau ? — Fardeau, petite mère ?

Dis plutôt un bonheur. Pense, un pauvre orphelin !

Lui donner un logis, deux sœurs, un petit frère,

L'empêcher de pleurer, d'avoir froid, d'avoir faim.

— Qui te dit maintenant que *Nounou*... — Mais c'est

[elle !]

— Ah ! vous avez ensemble arrêté ce projet ?

Puis-je dire à mon tour ma pensée ? — Oh ! laquelle ?

— Que je doute que Dieu réponde à ce souhait.

— Pourquoi pas ? Mais, vois donc, n'est-ce pas grand

[dommage]

Qu'une *sotte poupée* emploie ainsi mon temps ?

Si j'y goûte un plaisir j'en aurais davantage

A faire quelque chose utile à des enfants.

— Ton désir est très bon, ma fille. Eh bien, espère.

Ce serait un présent d'un genre tout nouveau :

Daigne l'Enfant Jésus exaucer ta prière !

Au lieu de ton soulier nous mettrons un berceau.

.....  
Pleine d'émotion notre aimable fillette

Vite au foyer courut le matin de Noël ;

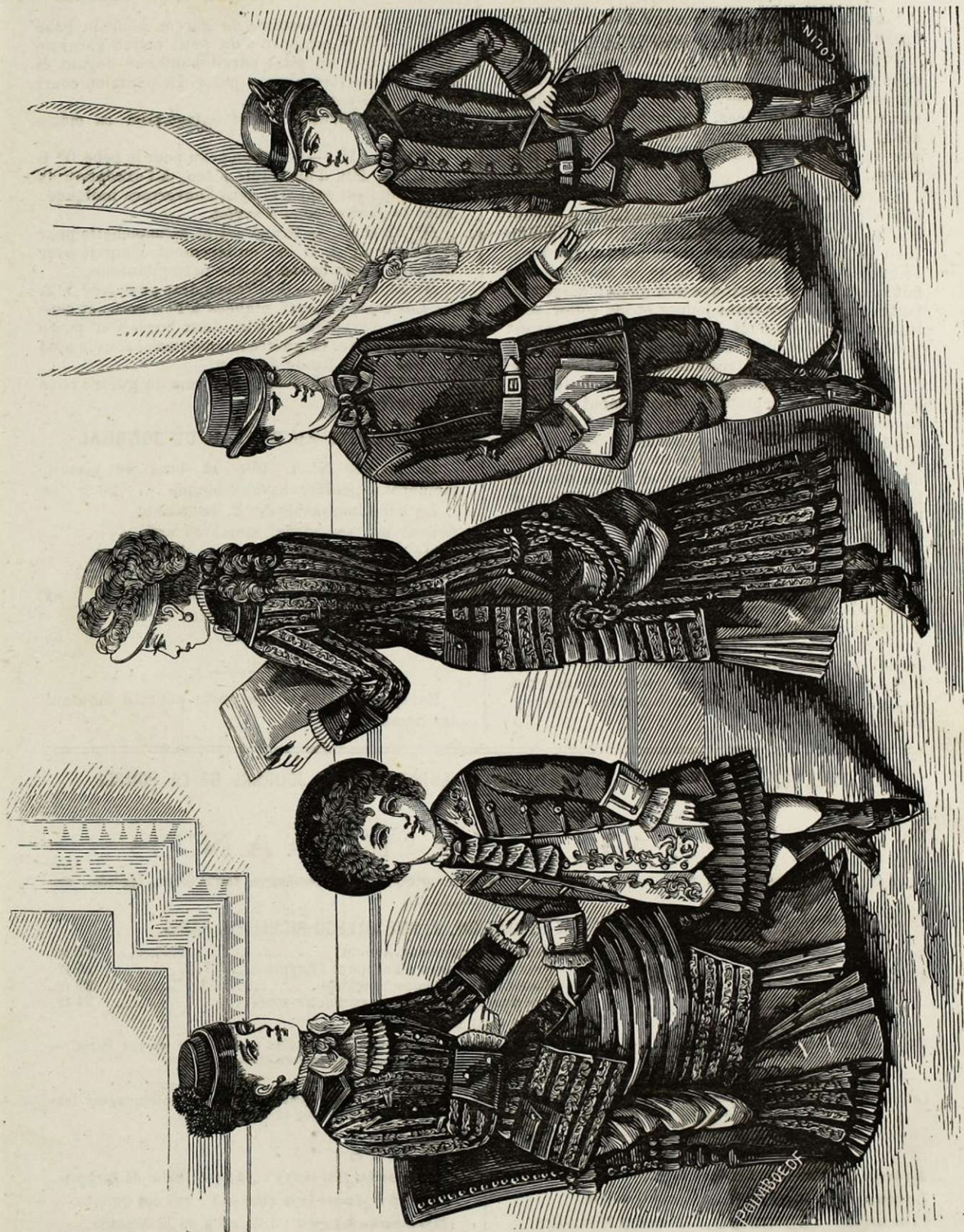
Oh ! bonheur ! une enfant dormait dans la couchette !!!

Céline, une heure après, — sa joie était complète, —

Sur les fonts l'appelait : *Céline-Emmanuel*.

CÉLESTINE DORÉ.







FEUILLES DE DÉCOUPAGE

Suite des jouets en cartonnage à exécuter pour orner un arbre de Noël ou composer une tombola.

*Petit théâtre miniature.* — La façade, le décor et le fond se collent de chaque côté, sur les bandes qui servent de coulisses. Ces coulisses sont pliées sur les lignes pointillées, à la manière d'un accordéon, pour former comme un soufflet, de sorte que les acteurs disparaissent derrière ces rainures.

*Bercelonnette en imitation d'osier,* pour une très petite poupée ou un bébé en porcelaine. — Lorsque les pièces sont découpées, on colle ou bien on coud le bout du berceau sur les parties blanches, de manière à former le dôme de la tête, puis on fait la couture qui se trouve aux pieds; ensuite, il faut replier tous les crans jaunes et les coller sous le fond en osier, dont la partie la plus large est pour la tête, et l'autre pour les pieds. La partie bleue qui sert de doublure s'adapte dans l'intérieur du berceau, lorsqu'il est entièrement collé. Les crans du bas se replient intérieurement et sont cachés par la doublure du fond, que l'on colle ensuite pour terminer. Pour soutenir le berceau, on le colle sur les deux supports, et les côtés se garnissent des petites anses. Nœud en ruban bleu sur le haut du berceau, ainsi qu'au pied. On place dans l'intérieur un petit matelas et un oreiller en soie ou en mousseline.

PLANCHE DE TRAVAU

Modèle de *porte-montre*, brodé sur canevas Java, avec de la soie d'Alger rouge et verte, ou de toute autre nuance. On le double d'un fort carton recouvert de soie ou cachemire, et le tour est bordé d'une cordelière. Le devant du porte-montre est cousu à surjet autour d'un demi-cintre doublé et ouaté, et disposé de manière à contenir la chaîne et servir aussi de bague.

PATRONS DE VÊTEMENTS POUR POUPÉES

N<sup>os</sup> 1 à 8. — Costume de garçon pour le bébé N<sup>o</sup> 2. — Il se compose d'un petit veston garni de poches, avec un gilet pareil boutonné devant et resserré derrière par une patte. Le pantalon court est terminé par un ourlet.

N<sup>o</sup> 9. — Gants de petit enfant pour ce même bébé.

N<sup>os</sup> 10 et 11. — Gants en peau pour le bébé N<sup>o</sup> 4. — Il est fait d'une seule pièce, à l'exception du pouce, qui est rapporté dans l'ouverture indiquée. Tout le gant se coud à surjet.

N<sup>os</sup> 12 et 13. — Grand col et sa manchette pour la poupée N<sup>o</sup> 4. Il est entièrement composé avec des entre-deux brodés et une petite dentelle.

N<sup>os</sup> 14, 15 et 16. — Guêtres en drap pour bébé N<sup>o</sup> 2. — Les coutures sont piquées à l'endroit, et sans remplis, c'est-à-dire que les deux bords sont posés l'un sur l'autre. La guêtre est maintenue sous le pied par une petite bande de peau.

N<sup>os</sup> 17, 18 et 19. — Même forme de guêtre pour le bébé N<sup>o</sup> 4.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N<sup>o</sup> 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds. . . 20 fr. »

Le bébé incassable N<sup>o</sup> 2, se tenant debout sur ses pieds, membres articulés, tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur et coûte, sans être habillé. 30 »

Le bébé incassable N<sup>o</sup> 4, sans être habillé. . . . . 40 »

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie . . . . .	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte . . . . .	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises . . . . .	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer . . . . .	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.

Lyon : M<sup>me</sup> PHILIPPE, 29, rue Gasparin.

Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.

Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.